

SIMONE RIGHETTI

Maille à maille

éditions
parole

I

Lequel est son vrai nom ?
Sarah ? Gerda ?

Penchée sur son tricot, elle compte les mailles, persuadée qu'elle en a lâché une. Et cette maille qu'elle cherche, qu'elle a beau chercher et qui, en s'échappant, a laissé un trou dans le tricot, cette maille, elle fuit comme son vrai nom, comme ses souvenirs d'AVANT.

Le TROU NOIR a tout englouti, et il ne reste de son passé que d'odieuses sensations de froid, de brouillard et de gris. Oh ! ce gris sans couleur qui régnait partout, sur

le sol, le ciel, les bâtiments flous dans le brouillard, et la peur qui tordait son ventre, son petit ventre de trois ans, et le froid qui la transperçait comme les hurlements furieux et les aboiements des chiens et des gens partout, gris eux aussi, qui défilaient sur le sol gris, enveloppés de brouillard gris, dans un impressionnant silence gris.

Accrochée à sa mère, dont elle ne revoit pas le visage, avalée par le TROU NOIR, elle tremblait dans le froid comme une feuille morte, après la chaleur terrible du wagon. Elle attendait que le cauchemar cesse, que la chaleur revienne, que le soleil se rallume, que sa mère mette fin à tout ça.

Et puis il y avait eu cette secousse insensée comme un coup de poignard dont elle n'a jamais pu se défaire. Une main brutale l'avait saisie et arrachée des bras qui la seraient à l'étouffer, ces hurlements de bête qui demeurent en elle, comme le seul souvenir de sa mère...

Laquelle des deux, Sarah ou Gerda, avait été jetée brutalement dans une camionnette, sur

d'autres enfants dont les cris et les pleurs
faisaient chorus avec les siens ?

Laquelle des deux, Sarah ou Gerda, avait
perdu sa poupée, au moment où l'affreuse
main l'avait empoignée ?

Laquelle des deux avait connu avant
l'AVANT, une lampe rose, un fauteuil pro-
fond qu'elle escaladait pour s'installer sur
les genoux d'un homme ? Et aussi une cha-
leur délicieuse dans des bras tendres qui la
berçaient ?

Comment l'appelaient-ils ces parents-fan-
tômes ? Sarah ou Gerda ?

Pourquoi ce prénom de Sarah est-il demeu-
ré à l'arrière-plan de sa pensée, sans qu'elle
sache au juste à qui l'attribuer ?

La tricoteuse pose son ouvrage, renonçant
à retrouver la maille vagabonde.

Comment retrouver son histoire, perdue à
jamais dans le brouillard d'Auschwitz ?

Pourquoi n'a-t-elle pas fait partie de tous
ces enfants sacrifiés parce qu'inaptes au tra-
vail, encombrants et réclamant leur mère
avec des braillements exaspérants pour les
officiers du camp ?

Pourquoi est-elle encore là sans savoir, à trente ans, où se situer, ignorant son nom, son pays, ses parents ?

Mieux vaudrait-il peut-être se contenter d'être Gerda.

Pour retrouver Sarah, il lui faut descendre au fond de l'effrayant trou noir, pour essayer d'y apercevoir AVANT.

De cela, elle ne se sent pas la force.

Et pourtant, comment tenir debout, si on n'a rien où poser ses pieds ?

Ses nuits, pendant longtemps, ont été de longs tunnels noirs vomissant des aboiements, des cris, des coups, et surtout un froid que rien ne parvenait à vaincre, ni les couvertures, ni le corps tiède d'Erika qui était comme une bouée dans ce naufrage où, chaque fois, elle se noyait.

Le camion roulait, emportant sa fournée terrorisée, vers des antres inconnus qui auraient tôt fait de les avaler.

Gerda ressentait encore les cahots qui les jetaient les uns sur les autres, la plupart des

enfants muets d'épouvante, mais elle, hurlant trépignant, se débattant, appelant sa mère. À la fin, elle avait vomi, et ses vomissements s'étaient répandus sur elle et sur les autres enfants au gré des cahots du véhicule. Une main l'avait alors saisie avec rage et l'avait lancée comme un projectile par-dessus la rambarde. Le noir. Elle ne se souvenait plus de rien.

Gerda lâche son tricot. Son cœur bat très fort. Comment rassembler ces lambeaux de souvenirs, les rendre cohérents, les coudre ensemble pour en faire un passé, son passé, et combler ce trou noir dans lequel elle se noie ?

– Tu ne dois pas parler de « ça », avait dit Martha d'une voix sévère, ou alors, tu retourneras là-bas.

Là-bas ? Où ont dû rester ses parents ? Dans l'horreur dont elle était sortie ? Pourquoi, comment en était-elle sortie ?

Quand elle avait repris conscience, elle se trouvait dans une baignoire tiède et accueillante dont elle savoura un instant la douceur. Une main autoritaire la savonnait.

Son bien-être avait aussitôt disparu remplacé par des milliers de coups d'épingle qui transperçaient son corps fragile de bébé. Le savon rendait affreusement douloureux tous les plaies, trous, écorchures, ecchymoses qui éraillaient sa peau si fine. Elle s'était mise à crier et à se débattre. La femme qui la lavait, l'avait secouée, giflée, immergée dans l'eau. Son désespoir était revenu, immense, définitif. Des hoquets la secouaient comme un ressort.

– Il faudrait soigner ses plaies avant toute chose, avait dit une voix d'homme, grave et lourde comme une sentence.

La femme l'avait enveloppée dans une serviette puis avait entrepris de badigeonner chaque trou de sa peau avec un produit rouge.

– Non, avait signifié la voix grave. Ça va se voir. Il vaudrait mieux de l'alcool.

Gerda frémit sur son tricot qui lui glisse des mains. De ce nouveau supplice, elle se souvient.

Ses cris, ses supplications laissaient de marbre ses bourreaux.

– Non, non, plus, plus!

La femme la maintenait. L'homme l'enduisait d'alcool, flegmatiquement, sans le moindre état d'âme.

– Si elle tombe un jour entre les mains des « expérimentateurs », ce sera autre chose, avait-il conclu en refermant le flacon.

Puis, on lui avait fait boire un bol de lait et on l'avait couchée dans un lit bien chaud où, pourtant, elle ne cessait de trembler. Elle s'était assise dans le lit et avait appelé sa mère. On lui avait intimé l'ordre de se taire et de dormir.

Épuisée, elle avait enfin glissé dans le sommeil.

II

La chambre était très petite. Elle ne comportait qu'un lit et une armoire.

La petite avait dormi dans le lit étroit, sous un édredon très lourd qui avait enfin eu raison de son froid.

Quand elle s'était réveillée, il faisait toujours nuit. La chambre n'avait pas de fenêtre. Une drôle d'odeur flottait autour d'elle, à la fois sucrée et nauséabonde qui lui avait donné envie de vomir.

Affolée, elle avait appelé sa mère et s'était mise à pleurer.

La femme, Martha, avait surgi et, durement, lui avait intimé l'ordre de se taire. Mais elle ne pouvait plus s'arrêter de hoqueter en gémissant : Maman, Maman.

– Ta mère est partie, avait dit Martha d'une voix tranchante. Inutile de l'appeler, tu ne la reverras plus.

C'est à ce moment qu'arriva de la pièce voisine, une voix de fillette qui réclamait impérieusement :

– Je veux la voir, je veux la voir.

Sans ménagement, Martha avait pris l'enfant dans ses bras et l'avait amenée dans une autre chambre, plus vaste celle-là. Dans un grand lit était couchée une fillette bien plus âgée qu'elle.

Elle avait environ douze ans. Son visage pâle, entouré de cheveux blonds ne témoignait d'aucune douceur, à cause de gros yeux bleus, froids comme un marbre de cimetière.

Elle avait examiné la petite fille d'un œil critique, l'avait palpée sans ménagement, puis avait demandé à sa mère de la coucher à côté d'elle.

Martha regardait la scène avec appréhension. C'était une grosse allemande coiffée en chignon, aux lèvres si fines qu'elles étaient inexistantes et lui donnaient un air sévère. Cependant son visage, à cet ins-

tant, avait pris un air de chien battu, assez pitoyable.

La grande fille passait ses doigts dans les cheveux bouclés de l'enfant qui pleurait en réclamant sa mère.

– Je veux la moucher, avait-elle dit.

Martha lui avait donné un mouchoir avec lequel la fillette avait pincé le nez minuscule de l'enfant.

– Souffle, avait-elle ordonné.

Mais la petite, paniquée, s'était mise à se débattre et avait glissé du lit pour se retrouver sur le tapis.

– Elle est énervante, elle fait que pleurer ! avait conclu la grande fille avec dédain.

Et elle avait ajouté en se penchant sur l'enfant :

– Maintenant, c'est moi ta maman !

– Oui, avait approuvé Martha. Erika est ta maman.

– Parle un peu, avait exigé Erika. Comment t'appelles-tu ?

Entre deux hoquets, la petite avait répondu :

– Sarah.

Sarah ou Gerda ? La tricoteuse ne savait plus.

Ce qui est certain, c'est que, depuis cet instant, ils l'avaient appelée Gerda, tous : Martha, Erika et le capitaine SS qui venait de loin en loin. Désormais, elle allait vivre en tant que Gerda, dans un monde absurde et une odeur affreuse qui remplissait tout l'espace, en dépit des parfums de fleurs qu'on employait pour la combattre...

La petite avait contemplé, avec stupeur, Martha qui avait pris Erika dans ses bras, comme un bébé, et l'emportait dans la pièce voisine sans plus s'occuper d'elle. Leurs voix lui parvenaient. Elle avait compris qu'elle était au centre de la conversation.

– Elle te plaît ? avait questionné Martha.

– Ses cheveux me plaisent, avait répondu Erika. Je vais lui essayer toutes sortes de coiffures.

Mais ça m'énerve qu'elle pleure tout le temps. Et puis elle doit se laisser faire. Tu m'avais dit que je pourrais en faire ma poupée.

– Elle va s'habituer, avait dit Martha. Il faut

lui apprendre à obéir. C'est comme un petit chien que l'on dresse.

– Je la dresserai, avait conclu durement Erika.

La porte de la pièce s'était ouverte toute grande et une voiture d'infirmes était apparue. Erika y était assise, une couverture sur les genoux, tout comme ce vieux monsieur qu'on promenait dans un fauteuil roulant, là-bas, quand c'était l'avant d'AVANT.

Erika regardait Gerda avec ses gros yeux de porcelaine froide, guettant sa réaction à elle, bien campée sur ses petites jambes, qui la fixait avec stupeur de ses beaux yeux noirs, tellement graves et sérieux que l'infirmes en était incommodée.

– Je ne peux pas marcher, s'était-elle crue obligée d'expliquer. J'ai mal aux jambes.

En réalité, ses jambes étaient mortes depuis que Martha l'avait laissée tomber, bébé, sur le carrelage de la salle de bain. Karl, son mari, ne lui avait jamais pardonné et Martha s'était faite l'esclave d'Erika puisqu'elle était coupable de ce crime.